Le Courrier des Opelousas

Vol. XXVIII.

Opelousas, Paroisse St. Landry, Lne., 2 Avril, 1881.

No. 28.

OPELOUSAS:

SAMEDI matin, : : 2 AVRIL, 1881.

Le gouverneur Wiltz est de retour en ville. Sa santé, dit-on, s'est beaucoup améliorée.

Les communications télégraphiques entre la Nlle-Orléans et Donaldsonville seront bientôt établies.

On trouvera dans nos colonnes d'avis l'annonce de Mr. J. Claude, marchand-commissionnaire, qui vient de se fixer au numéro 123 de la rue Decatur, entre St. Louis et Toulouse, Nouvelle-Orléans. M. Claude se chargera de la vente de toutes sortes de produits de la campagne, et remplira les ordres pour provisions, etc., au plus bas prix du marché. Son expérience comme marchand de campagne lui sera d'une grande utilité dans le genre d'affaires dans lequel il s'est embarqué, et ses anciennes pratiques ne pourront mieux faire que de lui envoyer leurs produits et leurs ordres.

On lit dans le *Kievljanine*, journal russe :

«Le professeur Yatsenko a fait ces jours-ci une curieuse démonstration à ses auditeurs : il leur a présenté un individu nommé Schwarz, qui est muni depuis un an d'un tube alimentaire à la hauteur de l'estomac.

«Le malade avait avalé par inadvertance un demi-verre d'acide sulfurique, ce qui avait provoqué une contraction des voies alimentaires tellement forte, qu'aucune nourriture solide ne pouvait entrer dans l'œsophage, et la mort par la faim devait s'en suivre. Actuellement, au moyen du tube en question, Schwarz se nourrit très facilement. On introduit dans son estomac avec un appareil particulier des côtelettes et autres aliments. Le tube se ferme au moyen d'un bouchon.

«En présence de l'auditoire, Schwarz a avalé un demi-verre de lait, car les liquides passent par le gosier, et lorsque, quelques minutes plus tard, le professeur a débouché le tube, le lait avalé en est sorti déjà mêlé aux sucs gastriques. L'alimentation est si bien combinée, que le malade, loin de maigrir, a considérablement engraisé.»

Un jeune célibataire de Ploche, dans le Nebraska, fatigué de la vie solitaire qu'il menait et pensant que la société d'une douce épouse lui rendrait plus agréable le séjour de ce bas monde, se mit en train de s'en procurer une. Pour cela il eut l'idée de lire les annonces matrimoniales dans les journaux de l'Est. Naturellement porté à la douceur il choisit parmi les nombreuses offres de mariage celle qui portait le nom le plus doux et le plus tendre et rédigea aussitôt l'épître la plus passionnée. Les correspondances s'établirent, des photographies furent échangées et celle qu'il recut était d'une beauté hors ligne. Il n'hésita pas longtemps à conclure un engagement, aux termes duquel il s'empresse de remettre un mandat de \$260 pour défrayer les frais de voyage de la beauté. Mais il s'est passé du temps, beaucoup même, et la fiancée au doux et tendre nom n'est pas encore arrivée. Des lettres ont été écrites et sont restées sans réponse et le pauvre célibataire est à se demander s'il doit encore espérer.

L'annonce dans les journaux de Lexington, Ky., dernièrement du mariage d'un M. Offit et de Miss Annie Wilson causait une véritable sensation dans les cercles fashionables du comté de Bourbon. Or, voici ce qui la motivait : Miss Wilson était engagée à M. Robert Nunnally, de Georgetown, et l'époque fixée pour le mariage approchait, Nunnally avait prié son meilleur ami, Offit, de se rendre près de sa fiancée pour surveiller aux préparatifs de ses noces. Miss Wilson ne tarda pas à s'apercevoir que le garçon d'honneur avait plus de grâces que son fiancé et n'hésita pas à s'échapper avec lui à Lexington, en compagnie de son frère et de sa sœur. Le mariage eut lieu aussitôt et l'heureux couple s'en revint le lendemain dans le comté de Bourbon, où le père de la fiancée le reçut de la façon la plus cordiale. Le pauvre Nunnally, si cruellement trahi, s'acquittera probablement lui-même de ses affaires une autre fois.

Les Ustensiles de Table d'Autrefois.

Il est des choses d'un usage tellement répandu, tellement indispensables, qu'on est tenté de croire qu'elles ont toujours existé depuis que les hommes, réunis en société, ont cessé de se nourrir de glands et sont sortis de l'état de barbarie primitive. Un nombre de ces objets de première nécessité, on doit mettre tout naturellement ceux qui servent à notre table.

Et, cependant, il est loin d'en être ainsi. Chez les Romains, comme on le sait, on dinait couché sur un lit. Avec eux cette coutume pétra dans les Gaules.

Au temps de Charlemagne, les convives s'asseyaient sur des coussins autour d'escabeaux faits des métaux les plus précieux, tels que l'or et l'argent, et ornés de sculptures et de dessins.

Ce n'est que trois siècles plus tard, en plein moyen-âge, que l'on voit apparaître la table en chêne, dressée sur des pieds et entourée de bancs au dossier sculpté.

Quant aux cuillers, il est évident qu'elles sont en usage depuis que la soupe est inventée. Pour puiser dans un vase un liquide brûlant, il n'y avait que ce moyen de possible. La première cuiller a dû être une coquille creuse ramassée sur le rivage.

La fourchette ne date que du dix-septième siècle. Pour porter à la bouche un morceau de viande ou de poisson, il y avait des ustensiles naturels : ce qu'on appelle familièrement la *fourchette d'Adam*. Chez les Grecs, au plus beau temps du luxe, on mangeait avec ses doigts ; Plutarque donne à ce propos des règles à suivre pour le faire avec grâce. Chez les Romains on fit comme chez les Grecs, les mains n'eurent pour auxiliaires que des cuillers et des couteaux.

Si les Grecs et les Romains, c'est-à-dire les peuples les plus civilisés de l'antiquité, nous pouvons nous dire les plus raffinés, en usèrent ainsi, tout naturellement les barbares du moyen-âge ne durent pas être plus difficiles ; et, dans tous les repas, on voit les convives placer devant eux une assiette ou escuelle, et y plonger leurs doigts, après toutefois les avoir soigneusement lavés dans des vases destinés à cet usage, *bassins à laver, aiguères*, etc.

Pour que les fourchettes viennent prendre place dans les repas, il faut attendre que l'orfèvrerie soit arrivée à un assez haut degré de prospérité. Alors elle invente la fourchette, non pas comme une chose utile indispensable, mais comme un objet de luxe ; et, en 1300 on voit Pierre Gaveston, favori d'Edouard II, posséder « trois fourchettes pour manger poires ».

Ainsi, les fourchettes ne sont tout d'abord employées que dans des circonstances où l'on pourrait parfaitement s'en passer : « *Manger poires et grillades de fromage*. » Pour la viande et le poisson, il faut attendre encore au moins trois siècles.

Les verres et coupes à boire, en verre bien entendu, restèrent assez rares jusqu'au quinzième siècle, époque à laquelle Venise commença à répandre ses produits. Sur les riches dressoirs et sur la table des rois, on trouvait bien quelques verres montés en or et en argent, enrichis de pierres précieuses ; mais dans la vie usuelle, on se servait généralement de coupes en étain ou en bois d'érable.

Ces vases, enrichis par la monture, prenaient place sur le buffet des seigneurs. Quant aux coquetiers et aux salières, on fut bien longtemps sans en connaître l'usage. Au seizième siècle, on appelait le coquetier un *engin à assavoir*. La salière, qui, à la table des rois, occupait la place d'honneur était presque toujours une pièce d'orfèvrerie remarquable. On cite celle que Benvenuto Cellini fabriqua pour François Ier.

Dans les repas ordinaires, la salière, nous dit Olivier de La Marche, était tout simplement un *morceau de pain découpé et creusé pour recevoir le sel*, que chaque convive plaçait à côté de son assiette.

On lit dans le *Kievljanine*, journal russe :

«Le professeur Yatsenko a fait ces jours-ci une curieuse démonstration à ses auditeurs : il leur a présenté un individu nommé Schwarz, qui est muni depuis un an d'un tube alimentaire à la hauteur de l'estomac.

«Le malade avait avalé par inadvertance un demi-verre d'acide sulfurique, ce qui avait provoqué une contraction des voies alimentaires tellement forte, qu'aucune nourriture solide ne pouvait entrer dans l'œsophage, et la mort par la faim devait s'en suivre. Actuellement, au moyen du tube en question, Schwarz se nourrit très facilement. On introduit dans son estomac avec un appareil particulier des côtelettes et autres aliments. Le tube se ferme au moyen d'un bouchon.

Un Naufrage Aérien.

On mande de Nice :

Le 6 mars, le ballon *Gabriel*, monté par trois personnes : le capitaine Jovis, aéronaute ; M. Alioth, rédacteur en chef du *Phare du littoral*, et M. Vivier, sous lieutenant au 111e de ligne, est parti de la place de la Préfecture au milieu de vifs applaudissements ; il s'est dirigé vers le nord-ouest et est monté à une grande altitude, disparaissant par-dessus les nuages, puis il a été vu à quatre heures et demie de l'après-midi par des marins du port Monaco, se dirigeant vers la pleine mer et semblant descendre à dix milles de Monte Carlo.

Le capitaine du port de Nice a reçu dans la soirée du 7 une dépêche de Monaco lui signalant que le ballon avait été vu au large en mer. Immédiatement après, le commissaire de l'inscription maritime, M. Dolmas, partit sur le petit vapeur *le Commerce* et se rendit à huit heures et demie au large de Monaco où il rencontra une balancelle napolitaine qui annonça avoir vu le ballon raser les flots au large, puis s'élever et disparaître hors de vue.

Les trois voyageurs du ballon *Gabriel* sont arrivés le 8 à Nice, en costume de matelots, avec les marins italiens qui les ont recueillis en mer ; ils ont été très entourés au café de la Maison Dorée. Ils sont pâles, défaits et ont beaucoup souffert. De quatre heures et demie du soir à huit heures, ils ont été traînés en pleine mer. Ils ont été recueillis vers huit heures et demie, à 25 milles au large, entre Vintimille et Monaco, par un navire à voiles italien, allant de Naples à Cette.

Ils avaient atteint une altitude de 2,200 mètres lorsqu'ils ont lâché les pigeons. Le vent les a poussés directement vers la mer sans qu'ils aient pu s'en apercevoir à cause des nuages.

Ils ont été débarqués à Villefranche, par le navire italien qui les avait recueillis. On n'a pas de nouvelles du ballon, que l'on suppose pourtant avoir été recueilli par un autre navire.

Le capitaine Jovis et ses deux compagnons sont fort satisfaits de leur voyage, et une ovation sympathique leur a été faite, ainsi qu'aux marins qui les ont sauvés.

Dernièrement on surprend le propriétaire d'un grand restaurant qui soupire et se lamentait à la porte de son établissement. Quelques habitués qui en sortaient demandèrent le sujet de son chagrin.

— Ah, messieurs, quatre personnes viennent de partir sans avoir payé un diner somptueux qu'elles ont mangé.

— C'est malheureux, mais cela ne vaut pas la peine de tant vous désespérer.

— Ah ! répond le restaurateur d'un ton de profond chagrin, ce n'est pas pour moi que je suis désolé, je suis riche. Mais le garçon messieurs, le garçon du salon privé, un père de famille et qui n'a que sa place pour vivre ! C'est lui qui aura à supporter la perte et non pas moi !

Et il tomba dans un fauteuil et fondit en larmes.

Les sénateurs démocrates doivent se repentir aujourd'hui de la légèreté avec laquelle ils ont jusqu'ici traité l'affaire Kellogg. Ils savaient que celui-ci n'a aucun droit au siège qu'il occupe, et cependant ils n'ont voulu reconnaître ni M. Spofford ni M. Manning. Or voici que le renégat Mahone, en passant au camp républicain, les met en minorité dans le Sénat, ce qui ne serait pas arrivé si M. Spofford ou M. Manning ont été siégés à la place de Kellogg. — *Courrier de Houma.*

Du dernier galant. Une dame se plaint d'un violent mal aux pieds, provenant d'un oignon. — Ce ne peut être qu'un champignon, dit un jeune galant. — Et pourquoi ? — Mais le champignon ne croît-il pas au pied des charmes ?

L'Hygiène des Enfants.

Les seize commandements de l'Académie de Médecine de Paris.

L'Académie de médecine de Paris a résumé dans les seize propositions suivantes, les principales règles hygiéniques relatives aux enfants du premier âge. Nous les reproduisons ici, en engageant vivement les mères et les nourrices à les apprendre par cœur comme elles ont appris les commandements de Dieu :

1. Pendant la première année, la seule nourriture de l'enfant doit être le lait, celui de sa mère surtout, qui est toujours préférable, ou, à son défaut, celui d'une nourrice. Le sein doit être donné toutes les deux heures, et moins souvent la nuit ;

2. A défaut du lait de femme, se servir du lait de vache ou de chèvre, tiède, et d'abord coupé par moitié, puis, quelques semaines après, par quart, d'eau légèrement sucrée ;

3. Pour faire boire ce lait, employer des vases de terre et le nettoyer avec soin toutes les fois qu'on s'en est servi ; ne jamais se servir de vases d'étain, qui contiennent toujours du plomb ; éviter l'usage des suçons de linge ou d'éponge que l'on met quelquefois entre les lèvres de l'enfant pour calmer sa faim ou ses cris ;

4. S'abstenir des compositions diverses que le commerce recommande pour remplacer le lait ;

5. Se rappeler que la nourriture au biberon ou au petit pot, « sans le secours du sein » augmente de beaucoup les chances de maladie et de mort des enfants.

6. Il est dangereux de donner à l'enfant, dès le premier mois surtout, une nourriture solide, pain, gateaux, viandes, légumes et fruits.

7. Ce n'est qu'à partir du septième mois que l'on peut commencer à donner des potages, si le lait de la mère ou de la nourrice est insuffisant ; mais à la fin de la première année, il est toujours utile de donner des potages légers faits avec du lait et du pain blanc, de la farine séchée au four, du riz, des féculs, pour préparer l'enfant au sevrage. Ce sevrage ne doit avoir lieu qu'après la période de douze ou treize dents, lorsque l'enfant est en bon état de santé et pendant le calme qui suit la sortie de plusieurs dents.

8. Chaque matin la toilette de l'enfant doit être faite avant la mise au sein ou le repas. Cette toilette doit se composer : 1. du lavage du corps et surtout des organes génitaux, qui doivent toujours être tenus propres ; du lavage de la tête, sur laquelle il ne faut pas laisser accumuler la crasse et les croûtes ; du changement de linge. La bande du ventre doit être maintenue pendant le premier mois.

9. Il faut rejeter absolument l'usage du maillot complet, qui enveloppe et serre ensemble les membres et le corps, car, plus l'enfant a de liberté dans ses mouvements, plus il devient robuste et bien conformé.

10. L'enfant doit être vêtu plus ou moins chaudement, selon les pays qu'il habite et selon les saisons ; mais il faut toujours le préserver avec soin du froid et des excès de la chaleur soit au dehors soit dans l'intérieur des habitations, dans lesquelles cependant l'air doit être suffisamment renouvelé.

11. Il n'est pas prudent de sortir l'enfant avant le quinzième jour, à moins que la température ne soit très douce.

12. Il est très dangereux de le coucher dans le même lit que sa mère ou sa nourrice.

13. Il ne faut pas trop se hâter de faire marcher l'enfant, on doit le laisser se traîner à terre et se relever seul ; il faut donc rejeter l'usage des chariots, paniers, etc.

14. On ne doit jamais laisser sans soins, chez l'enfant, les moindres indispositions [coliques, diarrhées, vomissements fréquents, toux, etc.] ; il faut appeler un médecin dès le début d'une maladie, si elle se prolonge au delà de vingt-quatre heures.

15. En cas de grossesse présumée, toute mère ou nourrice doit cesser immédiatement de donner le sein, sous peine de compromettre la vie ou la santé de l'enfant.

16. Il est indispensable de faire vacciner l'enfant dans les

trois premiers mois qui suivent sa naissance, on même dans les premières semaines, s'il règne une épidémie de petite vérole ; le vaccin est le seul préservatif de cette maladie.

Enorme Emigration d'Irlandais.—Londres, 29.—Le correspondant du Times à Dublin dit : c'est un fait remarquable que malgré l'avis de la ligue des terres aux fermiers de continuer la culture des terres et de ne pas quitter le pays, les retours de l'émigration accusent le départ de 95,857 émigrants, durant l'année passée, c'est-à-dire 48,493 de plus que l'année précédente.

A la chambre : —Sergent, sans vous commander, pourriez vous nous dire ce que c'est que les échelles du Levant ?

—Que c'est, vraiment, très simple, fusiller ! les échelles du Levant, ce sont des échelles que l'on monte dessus en descendant de son lit !

On lit dans *l'Abelle* de la Nlle-Orléans du 29 mars :

Il semble avéré que les principaux fonctionnaires fédéraux conserveront leurs places jusqu'en automne prochain.

Il a été reçu jusqu'à ce jour, dans notre port, 8,308,327 boisseaux de grains, c'est-à-dire 14 pour cent de plus que le chiffre de l'année dernière, lequel a été de 7,315,859.

Echo de bal.

Un jeune homme et une jeune fille ne savent comment engager l'entretien.

« Elle, » prenant son courage à deux mains : — Il fait bien chaud... Monsieur.

« Lui, » avec un tendre intérêt : — Portez-vous de la flanelle !

Le conseil communal d'Unterhellen, canton de Shaffouse [Suisse], vient d'édicter défense aux jeunes gens, âgés de moins de quinze ans, de fumer soit en public, soit à la maison, et de fréquenter les auberges, à moins d'être accompagnés.

Un conseil par jour.—On peut donner aux rideaux de mousseline la nuance blonde que l'on veut depuis la teinte la plus pâle jusqu'à l'or le plus vif, en mettant un peu de safran dans l'eau qui sert de dernière lessive à ces rideaux.

Le gouverneur a nommé Albert Gosselin membre du Conseil de ville de Marksville, paroisse Avoyelles, en remplacement M. Norman, démissionnaire.

Réduction de la Dette.—Washington, 29.—D'après l'estimation officielle, la réduction de la dette sera d'au moins cinq millions pour le mois de mars.

Décédé.—A Prudhomme City, en cette paroisse, le 27 Mars 1881, Dame PERLINA YOUNG, épouse de Théodore C. Chachéré, âgée d'environ 45 ans.

JULIEN CLAUDE, Marchand-Commissionnaire, 123 Rue Decatur, (Entre St. Louis et Toulouse.) NOUVELLE-ORLEANS, POUR LA VENTE DES

Oufs, Volailles, Peaux, Laine, Pommes de Terre, Et de tous les Produits de la Campagne. LES ORDRES AU COMPTANT Seront remplis au plus bas prix du marché. Fait une Spécialité des Fruits. 2 AVRIL-81

L. I. TANSEY, Attorney at Law, OPELOUSAS, LA. Prompt attention given to collection of claims.

AVOCAT. Attention toute spéciale donnée à la collection des réclamations. myllif

Le Courrier des Opelousas, PUBLIE LE SAMEDI PAR **LEONCE & L. A. SANDOZ.**

L'ABONNEMENT sera de \$2.50 par an, payable d'avance, ou trois piastres dans le courant de l'année. LES AVIS se paieront cinquante cents par carré pour la première insertion et vingt-cinq cents par carré pour chaque insertion subséquente. Huit lignes ou moins constitueront un carré.

Les avis qui seront envoyés pour être publiés en français et en anglais (à moins qu'il n'en soit autrement ordonné) jusqu'à ce que l'éditeur juge à propos de les discontinuer.

Les candidats aux fonctions publiques doivent payer quinze piastres d'avance, s'ils veulent se faire annoncer. Les nécrologes, les lettres de remerciement, les réclames, les communications d'un genre personnel, etc., se paieront au taux des avis. Les articles d'une nature personnelle (quand toutefois ils sont admissibles) se paieront vingt-cinq cents la ligne et d'avance.

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans. ÉDITION quotidienne, \$4 par an, payable d'avance ; hebdomadaire, \$3 par an.

LOUIS PUCHEU,

(Successor de Julien Claude.)

Fue sin, Opelousas.

VIENDE de recevoir un immense assortiment de marchandises, consistant en GRÈGES, QUINCAILLERIE, FERRAILLERIE, VERRERIE, FAÏENCE—en un mot tout ce que l'on trouve d'ordinaire dans un magasin de campagne bien assorti. Ma devise : A bon marché pour du comptant.

J'ai en mains un assortiment complet de NOUVEAUX, comprenant les fameux « Charrier » et « L'Éclair » qui se trouvent chez moi un bon marché. Les plus hauts prix du marché seront payés pour les peaux, la cire, les œufs et autres produits de la campagne. [26er-5f]

NOUVEAU MAGASIN.

Le «New Orleans Cheap Store.»

Rue Main, vis-à-vis le Bureau de Poste, OPELOUSAS.

JE viens de recevoir un assortiment complet de nouvelles marchandises, telles que Marchandises Sèches, Habillements Confectionnés, Chaussures, Groceries, Vins, Liqueurs, Etc., Etc.

Que j'offre aux prix de la Nlle-Orléans, pour un assortiment de marchandises à venir exister mes prix avant de faire leurs achats ailleurs ; cela ne leur coûtera rien, et ils pourront épargner de l'argent en ce faisant.

Les plus hauts prix du marché seront payés pour la Mousse, la Laine et les Peaux, et toute espèce de produits du pays. OPELOUSAS, 13 Nov. 1880. GUN

LA PHARMACIE DE ST. LANDRY

Reçoit continuellement des

DROGUES ET MÉDECINES

Fraîches, Ingrédients de Chimie, Peintures, Teintures, Vins et Boissons de Première Qualité.

Aussi, un assortiment complet de

MÉDECINES PATENTÉES

des plus en renom.

CIGARES, TABAC

A FUMER, A CHIQUER ET A PRISE.

—Aussi— Pipes et Cigarettes.

ARTEL DEPOT DES Bittres Aromatiques de Posey.

Et des Remèdes Célèbres de Posey pour les Fièvres à Frissons.

LE QUARTIER-GENERAL —FOUR LA—

PARFUMERIE de choix, Articles de Toilette, &c., &c., &c.

—ET DE—

GRAINES DE JARDINAGE —DE—

Landreth et de Buist.

WM. O. POSEY, Propriétaire.

Encoignure Main et Landry, Opelousas. Avr 10-Dec 4, 1875.

PENSION PRIVÉE,

No. 63 Rue Bourbon, Nlle-Orléans, —TRÈS PAR—

Mr. & Mme. M. BELL, (Dernièrement de St. Landry.)

CHAMBRES GARNIES. La pratique de nos amis et connaissances de St. Landry est respectueusement sollicitée.

Mme. Vve. TALAZAC,

MERCERIE ET LINGERIE,

MODÈS EN TOUT GENRE,

No. 145 Rue Royale, Entre Toulouse et St. Pierre, Oct 30-Jan 1

NOUVELLE-ORLEANS.

Les Citoyens Français

QUI ont des réclamations contre le gouvernement des États-Unis, pour actes commis sur leurs personnes ou leurs propriétés par les autorités civiles ou militaires des États-Unis, consulteront leur intérêt en s'adressant à M. R. T. POSEY & E. L. POSEY, No. 63 rue de Canal, Nlle-Orléans, avocats, et membres de l'agence pour la collection de réclamations françaises aux États-Unis.

Les informations, les blancs nécessaires, etc., fournis gratuitement. Mr. E. L. POSEY est actuellement à Opelousas, et pourra être consulté à la pharmacie de Mr. W. O. POSEY. 4 sept.

Manufacture de Voitures.

FLATTE de l'encouragement qui lui a été accordé jusqu'à présent par le public de cette paroisse, le soussigné remercie sincèrement ceux qui l'ont ainsi encouragé, et sollicite en même temps la continuation de leur patronage. Il sera toujours prêt à manufacturer des buglies, hocks et autres véhicules sur commande et de main de maître. Les réparations aux voitures, tant charbonnières que forges, peinture ou garniture seront exécutées promptement et aux prix les plus modérés, pour du comptant seulement. Dorenavant, tout ouvrage qui ne sera pas payé sur livraison, portera 10 pour cent d'augmentation pour les frais de collection immédiate.

Le soussigné a toujours en mains des hocks, des buglies, &c., prêts et de seconde main qu'il vendra à bon marché pour du comptant. OPELOUSAS, 20 Janvier 1877. S. P. CLARK.

Nouvelle Galerie Photographique

Le professeur R. MAYER prévient respectueusement ses amis et le public en général qu'il vient d'ouvrir sa nouvelle galerie, rue Main, près du Théâtre des Variétés, et qu'il est actuellement préparé à faire des portraits de tous genres. 29 sept 1877

A VENDRE.

La propriété de Mme Martin, située rue Bourbon, près du Théâtre des Variétés, est à vendre en une maison de résidence et trois autres bâties, avec le terrain ayant 98 pieds de face sur la rue Dumaine sur 197 de profondeur. Une bonne location pour le commerce. S'adresser sur les lieux ou à ce bureau. 16

ACHETEURS, ATTENTION !

QUELQUES cinq sous de saurés par-ci par-là viennent à compter. N'oubliez pas on apprend que J. Lassalle tient un magasin de Casse. Essayez-ou une bonne fois et sachez qu'il n'y a pas de fumage. JOSEPH LASSALLE, Rue Landry, Vis-à-vis la boutique de L. Skinner.

KENNETH BAILLIO. AVOCAT, Opelousas, bureau près de celui de Joseph M. Moore. —Exercera dans les Cours du huitième district judiciaire et devant la Cour Suprême à Opelousas. Des affaires importantes seront prises ces paroisses avec simplicité. [sept. 9 1876. 40f]

OPELOUSAS DIRECTORY.

Dry Goods and Groceries.

LATRETE ETIENNE—Dry goods, hardware, crockery, ware, staple and fancy groceries. Main street, opposite Postoffice.

ROOS, DAVID—Dry Goods, Clothing, Hats, Boots, Shoes, Groceries, Hardware, &c. Corner Main and Bellevue streets.

Attorneys at Law.

ESTILETTE, E. D.—Attorney and Counselor at Law. Office in the Old Bank House, on Landry street.

LEWIS & BRO.—Attorneys and Counselors at Law. Office on Landry st., between Court and Market streets.

OGDEN, JOHN N.—Attorney and Counselor at Law. Office on Landry street, same lately occupied by H. L. Garland, Esq.

Miscellaneous.

BODEMULLER, RUD.—Watchmaker and Barber. Watches, Clocks, Jewelry and Musical instruments repaired. Bellevue st.

FOURIER JOB OFFICE.—Every description of Job Printing from a small Card to the largest Poster, at N. O. prices. Main st.

DALER, C. N.—Watchmaker and Jeweler. Established 1845. Personal attention to repairing. Corner Main and Landry st.

HADDEN, LOUIS.—Physician and Surgeon. Office at residence, southern extremity of Union street.

JONES & PARKER, DRs.—Physicians and Surgeons; office on Main street, adjoining Posey's drugstore. 12-20

ITTELL, R. M.—Druggist, Apothecary and Pharmacist. Main street, near the Postoffice. Prescriptions accurately filled.

LESASSIER, F.—Staple and fancy groceries, liquors, cigars, confectionery, hardware, &c., cheap for cash. Court street.

LIGHTLEY, WM.—The Shop. Tinware of all kinds, and Buck's Brilliant Stoves. Main street, near Morphew's shop.

MCDANIEL, ELI.—Little John Saloon. Finest wines, liquors and cigars; Billiard street, near corner of Ma n.

DEFFERKORN, EMILE.—Veranda Coffee House, opposite Courthouse. Fine wines, liquors,